

LES CAUCHEMARDESQUES

CAUCHEMAR NUMÉRO I

L'ENVELOPPE

Pièce en un acte
d'après
une œuvre picturale
de
TADEUSZ KANTOR

A Maria et Tadeusz Kantor
et à cet INCONNU qui fut arrêté,
jeté en prison, condamné parce-
qu'il avait voulu rester un
 INCONNU
et qui le resta.

DISTRIBUTION

L'INCONNU

PREMIER POSTIER

DEUXIÈME POSTIER

TROISIÈME POSTIER

QUATRIÈME POSTIER

UNE GIGANTESQUE ENVELOPPE

L'ENVELOPPE

La scène représente un décor abstrait ou misérabiliste. Sordide. Anonyme. Chambre ou bureau ?

L'INCONNU est seul. Dormant. Rêvant. Agité. Perdu dans son anonymat. Sa négation. Attendant subconsciemment il ne sait quoi.

Brusquement, des coups résonnent contre ce qui pourrait être une porte. L'INCONNU sursaute et se lève. Effrayé.

SCÈNE I

QUATRE POSTIERS - L'INCONNU

L'INCONNU : Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

UN DES POSTIERS (*invisible*) : C'est la poste.

L'INCONNU : Que voulez-vous ?

UN POSTIER : Une lettre !

L'INCONNU : Une lettre ? Je n'attends pas de lettre ! Je n'attends jamais de lettre.

UN POSTIER : C'est bien vous l'Inconnu ?

L'INCONNU : L'Inconnu ? Peut-être que c'est moi.

UN POSTIER : Alors, c'est bien pour vous.

L'INCONNU : Ben ! Entrez.

(*Entrent quatre postiers portant chacun à bout de bras une énorme et gigantesque enveloppe*)

UN POSTIER : On la met où ?

L'INCONNU : Mais. Mais. Je n'attends rien moi ! Je n'en veux pas.

UN POSTIER : Vous ne pouvez pas refuser. Elle n'est pas recommandée.

UN AUTRE POSTIER : Alors ? Où on la met ? O commence à en avoir marre de cette lettre.

UN POSTIER : D'autant plus que ça coûte cher à l'administration. Quatre pour la porter. Avec les heures supplémentaires.

UN AUTRE POSTIER : Alors oui ! On la met où ?

L'INCONNU : Je ne sais pas moi.

UN POSTIER : Oh ! si vous ne savez pas, nous on la met là.
(Ils déposent la lettre par terre. Un temps)

UN AUTRE POSTIER : Et le pourboire ? On est civilisés, nous ici, dans l'administration.

L'INCONNU : Un pourboire ? Ah !

UN AUTRE POSTIER : Ben oui, quoi !

L'INCONNU : Ah ! Bon. *(Il fouille partout sans rien trouver à donner)*

UN POSTIER : Alors ! ça vient, oui ?

L'INCONNU : Un moment ! Un moment. Encore un petit moment.

UN POSTIER : Faites vite. On est pressés.

L'INCONNU *(Cherchant toujours)* : Je n'ai rien.

UN POSTIER : C'était pas la peine de nous faire attendre. Ca va encore coûter cher à l'Administration.
(Ils partent en claquant la porte. Un temps)

SCÈNE II

L'INCONNU SEUL EN SCÈNE

"A L'INCONNU, EN VILLE". Peut-être que c'est pour moi ? Non. Ca ne brûle pas. C'est même plutôt doux. Qui a bien pu me trouver ? Qui ? Qui peut bien savoir que c'est moi. L'INCONNU. Peut-être. Curieux. Je ne m'attendais à rien. Et voici, L'ÉVÉNEMENT vient de se produire. L'ÉVÉNEMENT. Il devait arriver. Je le sentais. J'en étais sûr. Et le voilà. C'est lui. Oui c'est lui. Et pourtant, je n'attendais rien. Je n'attends jamais rien. Et pourtant si ! J'attendais quelque chose. Mais quoi ? Je ne savais pas. Bizarre. Tout est bizarre. Etrange ? Insolite. Pourquoi cette lettre ? Qui suis-je pour recevoir cette lettre ? C'est vrai. L'Inconnu. Puisque c'est écrit. Mais alors, si je suis l'Inconnu et si je reçois une lettre, je ne suis plus l'Inconnu. Si je ne suis plus l'Inconnu, c'est que je suis ! Mais pour qui ? Pour moi ? Mais pour moi je ne suis qu'un inconnu. Je ne me connais pas. Personne ne me connaît. Pas même moi. Alors ? Pourquoi à l'Inconnu ? Et si ça se mangeait ? Peut-être que ce serait bon. Non. Ça ne se mange pas. L'événement se produit et je ne le comprends pas. Voilà que je dois penser. Plus sur moi-même, mais sur un événement autre. Autre que moi-même. Je n'ai pas l'habitude. Il va falloir apprendre. Apprendre à penser sur un événement qui m'échappe. Qui a pourtant l'air de me concerner. Voyons. Moi, je suis l'inconnu. Inconnu pour moi-même. Je ne sais pas qui je suis. Je ne me connais pas. Je ne connais même pas mon nom. ! Si ! L'Inconnu. C'est vrai. Et c'est un nom inconnu ? Curieux. je suis l'Inconnu, et pour d'autres cet Inconnu est connu. Je suis l'Inconnu connu. Mais ! Mais ! Que se passera-t-il ? Il me semble. L'enveloppe est devenue plus grosse que tout à l'heure ? Est-une vérité ? Ou la vérité de mon imagination ? Et pourquoi cette enveloppe grossirait-elle ? Ce n'est pas logique. Mais qu'est-ce qui est logique ? Rien. Tout est illogique, puisque je suis l'Inconnu, connu. Non ! Je suis sûr. Cette enveloppe a grossi. J'en suis sûr, vraiment. J'en suis absolument sûr. Peut-être que je veux m'en persuader. Peut-être que je veux créer aussi un événement. le grossissement de l'enveloppe. Justement parce que ce n'est pas logique. Qu'une enveloppe ne peut changer de volume. Mais pourquoi une enveloppe ne changerait-elle pas de volume ? Pour quelle raison ? Selon quelle loi ? Mais pourquoi changerait-elle aussi de volume ? Voyons. Voyons. Réfléchissons. Non. Je ne vois pas d'explication. Cette enveloppe grossit et elle ne devrait pas. Je la vois qui grossit et peut-être n'est-ce que ma vue qui se dédouble. Cette enveloppe est un événement très important. Elle ne se mange pas. Et elle grossit. Comme si elle n'était pas assez grosse. Mais que me veut-elle ? Quel animal étrange qui respire, qui a une âme. Une enveloppe qui a une âme et qui grossit. mais c'est impossible. Impossible. mais ça a l'air vrai. Peut-être aussi qu'elle parle. Enveloppe ! Dis quelque chose que je voie si tu as vraiment une âme. Tu ne réponds pas ? Peut-être es-tu muette. Mais une lettre qui ne parle pas, ce n'est pas possible. Une lettre parle toujours puisqu'elle est une lettre. Alors, si elle ne me parle pas, elle me cache quelque chose. Et tout est à l'intérieur d'elle. A l'intérieur de son emballage. L'emballage de sa signification. De sa vie. De son message. Mais quel est son message ? Quel peut être son message ? Non ! Je ne veux pas savoir qui elle est. Elle est là. C'est tout. Il faut que je m'en

accommode, tous les jours. Elle va me tenir compagnie. Mais si elle grossit comme ça, c'est elle qui va finir par me manger. Je serai dévoré par l'événement. L'événement me dévorerait. Il me dévore déjà puisque j'en suis tout occupé. Que peut-elle bien contenir? Non. Je ne veux pas l'ouvrir. Si je l'ouvre, je saurai. Et je ne veux pas savoir. Je veux imaginer ce qu'elle peut bien contenir. Je ne veux pas être entièrement l'esclave de son événement. Je veux rester l'Inconnu. Je veux rester la négation de moi-même. J'aime ma négation. Si je l'ouvre, je saurai. Et ma négation aura peut-être une signification. Une autre signification que celle que je veux qu'elle ait. Savoir ? Ou ne pas savoir ? Là est la question. Si je sais, il n'y aura plus de mystère. Et si au contraire le mystère devenait plus épais ? Je commencerais à avoir peur. Peur ? Mais cette enveloppe contient peut-être le néant de mon néant. Mon néant. J'y suis habitué. Je le connais. Il me colle à la peau. Mais le néant de mon néant ? Je disparaîtrai. Je ne serai plus que du vent. Ou du sable. Du sable ? C'est encore quelque chose ! Alors, je ne serai plus rien. Rien. Rien. Comme c'est étrange, ce rien. RI-EN. RI-EN. RI-EN. RI-EN. RI-EN. RI-EN. RI-EN. Peut-être me dissoudrai-je dans l'espace. Mais l'espace est quelque chose ! Je ne peux pas répondre. Je ne sais pas. Peut-être que la réponse est dans la lettre. Et si elle ne l'était pas ? Alors je serais déçu. Mais que me veut-elle, cette lettre ? Pourquoi pénètre-t-elle ainsi dans mon néant sans que j'ai demandé quoi que ce soit ? Jamais je n'aurais dû l'accepter. C'est vrai. Je ne pouvais pas. Elle n'tait pas recommandée. Alors ? Je suis obligé de l'accepter ! je suis obligé de vivre avec elle, sans que je puisse rien y faire. Elle s'impose à moi. Elle est là. Elle est là pour me condamner. Me condamner à vivre. Pour savoir ce qu'elle peut me révéler. Mais je ne vaud pas qu'elle me dise quoi que ce soit. Je n'accepte pas cet événement. Pourquoi ? Pourquoi m'est-il imposé ? Pourquoi ? Et si l'on s'était trompé d'Inconnu ? Je pourrai peut-être la rendre. La rendre ? Mais déjà je ne peux plus. Il faudrait que je l'ouvre. Que je prouve qu'elle n'est pas pour moi. Il faudrait faire des démarches. Remplir des formulaires. Peut-être même payer. Payer. Pour que l'on vienne la reprendre. Et je n'ai pas d'argent. Je suis obligé de la garder. Contraint. Forcé. Cet événement m'est imposé. Je ne puis pas même le refuser. Et puis, si je rendais cette lettre. Peut-être me concerne-t-elle ? Peut-être contient-elle la clé. La clé ? Mais est-ce que je veux posséder la clé ? La clé. la clé. Il vaut mieux ne rien savoir. Et si elle contenait la clé. Non. Il n'y a pas de clé. Il ne peut y avoir de clé. Mais pourquoi grossit-elle ainsi ? Arrête ! Arrête ! Je ne puis rien. Elle est plus forte que moi. Et si elle se remplissait de tout ce que je pense. De tout ce que je dis. Alors, je dois rester muet. Peut-être ainsi s'arrêtera-t-elle de grossir ? Tiens, tiens, (*il donne des coups de pied dans l'enveloppe*) Tiens ! Rien, ça ne lui fait rien. Mais vas-tu cesser de grossir ? Vas-tu cesser. mais que pourrais-je faire ? Que pourrais-je faire. Vas-tu finir ? Tiens, tiens, tiens. Une hache. Il me faut une hache. Une hache. Il faut que je la détruise. Que je la brise. Que je la coupe en petits morceaux. Que j'en fasse de la charpie. Et ensuite je la distribuerai aux petits enfants. Aux petits enfants. C'est cela que je dois faire. Une hache. Une hache ! Où y a-t-il une hache ? Une hache. Il n'y a pas de hache. Je ne trouve pas de hache. Il me faut une hache. Je veux une hache. Une hache. Pourquoi faire ? Ah ! Pour la détruire. La casser. La faire disparaître. Je veux faire disparaître cet événement. Il faut que je le fasse disparaître. Mais le puis-je ? je ne veux pas savoir. Tien ! Tiens. Tiens. J'ai besoin de te faire mal. Sale

enveloppe. Méchante enveloppe. Tu me tiens. je sais que tu me tiens. Je ne puis te renvoyer. Je ne peux même pas te faire disparaître parce que je n'ai pas d'argent et que je n'ai pas de hache. Ah! Si tu savais combien je te déteste. Parfaitement. Je te déteste. Tu n'avais pas le droit de violer mon néant. A cause de toi, mon néant est devenu plus ambigu. C'était tellement confortable. Je le connaissais. Je m'y étais habitué. Maintenant, à cause de toi, tout est remis en question. Je te déteste, sale enveloppe. Je te déteste, sale enveloppe. Je te déteste. Tiens. Tiens. Tiens ! Je te hais. Tu entends ? Je te hais. Ce n'est pas vrai. Tu n'es rien pour moi. Je ne veux pas que tu sois pour moi. Mais tu y es, salope. tu es là. Tu remplis mes yeux et mon néant. Je suis obligé de penser. Je ne veux pas. Tu entends ? Je ne veux pas penser. Tu es là. Et je ne puis rien. Rien. Je ne veux rien savoir de toi. Rien. Rien. Rien. Tu entends ? Rien. Mais, as-tu fini ? Tu as fini de grossir ? Tu me tiens prisonnier. Et tu le sais. Tu es là simplement pour me tourmenter. J'tais trop bien. Dans mon néant. Et il faut que tu tentes de m'en faire sortir. Que pourrais-je faire pour te détruire. Te brûler. Je n'ai pas d'allumettes. Mais si je te détruis, je ne saurai peut-être pas ce que tu voulais me dire. Pourquoi me tourmentes-tu ? Qu'ai-je donc fait. Qu'ai-je donc fait ? Je te le demande. Et pourtant, sais-tu que tu m'attires ? Je voudrais savoir ce que tu peux m'apporter. Non. Je ne veux pas savoir. Il ne faut pas je sache. Tu pourrais être vide. Et je ne veux pas courir ce risque. Surtout pas. Ce serait de ma faute. La faute majeure. C'est pour cela que tu es là. Pour me faire commettre la force majeure. Et si ce n'était pas une force majeure? Et si c'était cela que je dois faire. Ah ! Ah ! Ils seraient trop contents, les autres. Les autres. Je les déteste également. Et celui qui m'a envoyé cette enveloppe. Cette lettre. Et si elle ne contient pas la clé? Que contient-elle ? Peut-être simplement le roman d'un autre inconnu envoyé à une inconnu ? Mais alors, je ne serais pas le seul inconnu. Je veux être le seul Inconnu. Et si c'était ma propre vie que que je trouvais écrite. Là ? Dans cette enveloppe. Je n'ai pas besoin de la connaître. Elle m'est inconnue. Mais peut-être est-elle simplement pour me faire peur. Et j'ai peur. Oui, j'ai peur. Elle me torture. Me fait mal. Me laisse pantelant devant son évidence. Sa présence qui, brusquement me prend tout. Ne me laisse plus rien, faisant de moi un esclave. L'esclave de ma curiosité. Je voudrais savoir ce qu'elle contient. Et je ne le veux pas, non plus. Elle le sait. Elle me tourmente. Savoir ? Ou ne pas savoir ? Je ne puis la faire disparaître. Je suis lié à elle. Elle me commande. M'oblige. Je ne sais plus si je suis le néant ou si c'est elle, le néant. Je ne sais plus si elle contient quelque chose, ou du vent. Je suis ligoté. de toute manière, je suis ligoté. Qu'elle ne contienne rien et je serais déçu. . Qu'elle contienne quelque chose et j'aurai peur de savoir quoi. Et peut-être encore serais-je déçu. Mais elle est là. Et elle grossit. Elle grossit toujours. Vas-tu t'arrêter ? Vas-tu t'arrêter ? Je suis impuissant. Je ne puis rien. Rien. Rien. Et si ce n'était pas. Si elle contenait des billets pour aller au cirque ou au ballet. Au cirque ! A la fête ! Simplement à la fête. A la fête. Pour m'obliger à rencontrer des gens qui seraient des inconnus pour moi ; pour lesquels je serais aussi un inconnu. Elle a inventé cela encore pour me tourmenter. Me prendre. M'assassiner. Me faire mal. Je ne puis rester dans ma solitude. Tout le monde s'acharne à ne pas me laisser dans mon néant. Ce sont mes ennemis qui ont fabriqué cette monstrueuse enveloppe. Il n'y a rien dedans. Simplement ils veulent s'amuser. Ils veulent s'amuser. S'amuser de moi. Tous. Tous sont mes ennemis. Je veux les

détruire. Ils le savent. Ils ont caché ma hache. Pris mon argent. Ils veulent ma mort. Parce que je suis l'Inconnu. Et que je n'ai pas le droit d'être un Inconnu. Pas le droit. Je dois avoir un autre nom. Durand. Dupont. Martin. N'importe quoi qui puisse leur ressembler. Je suis pour eux un nuisible. Parce que j'aime mon néant. Et que je n'aime pas le leur. Ils passent leur temps à établir des lois. Pour s'amuser. Compliquer leur inutilité.

Mais moi, je suis leur ennemi. Parce que moi, je ne marche pas. Je connais ma vérité. Je sais que je suis un inconnu pour moi. Comme pour eux. C'est cela qu'ils ne me pardonnent pas. Alors, ils ont inventé cette enveloppe pour m'obliger à pénétrer dans leur système. Je ne veux pas de leur jeu. Je veux garder mon néant. pour moi seul. Il m'appartient. Il m'appartient. Ils ne peuvent rien contre lui. Ils ne pourront jamais rien contre lui puisque moi je connais le leur et le mien et qu'ils ignorent le leur. Je suis le plus fort. Ils croient me faire peur, mais ils n'y parviendront pas. Maintenant je sais pourquoi elle est là. Pour me faire peur, puisque je sais qu'elle est vide. Vide de tout leur néant rassemblé. Manœuvre déjouée ! Je savais bien qu'elle contenait un message. Le message du néant de tous mes ennemis. J'aurais dû m'en douter tout de suite. J'aurais été rassuré immédiatement. Rassuré. Ils avaient bien combiné leur coup. C'était bien monté. Plus de hache. Plus d'argent. Mon néant pour seul compagnon. Et ils m'envoient cette enveloppe qui ne cesse de grossir. Pour m'étouffer lentement. C'est cela. C'est ce qu'ils veulent. M'étouffer. M'assassiner. Mais il faut que je lutte. Il ne faut pas que je me laisse faire. Je ne veux pas donner ce plaisir à tous mes ennemis. Ce serait trop facile. Ah ! Ils sont là. Tous. Cachés. M'épiant. Ils regardent derrière le trou de la serrure. Allez-vous en ! Allez-vous en. Vous n'êtes que des néants. Rien que des néants. Vous ne me faites pas peur. Ah, vous riez ? Cela vous amuse ? Attendez. Il faut que j'en trouve; Il faut que j'en trouve. Ah ! En voilà. Ils n'avaient pas tout nettoyé. Ils ont laissé un petit bout de papier. Vous allez voir la bonne blague que je vais vous faire. Attendez. Regardez. Tenez ! Je le bouche, le trou de la serrure. Vous ne pouvez plus rien voir. Sales voyeurs. C'est moi qui vous tiens maintenant. Retournez dans votre néant que je vous contemple. Assez. Vous avez fini de faire ce bruit ? Vous allez me laisser tranquille ! Non. Je n'ouvrirai pas l'enveloppe. Je sais maintenant ce qu'elle contient. Toute la bave de mes ennemis. Tout leur néant. Le mien me suffit. J'a déjoué votre plan. Je suis plus fort que vous tous réunis. Ah ! Ah ! Je vous tiens. Je vous tiens. Je vous tiens. Moi je ne suis personne. Et vous êtes. Vous êtes. Vous croyez que vous êtes et vous n'êtes rien. Rien. Rien que des néants. Des ambigus. Des robots. Vous croyez penser. Vous ne savez même pas ce que c'est. Vous raisonnez tous de la même manière parce que c'est ce que l'on vous a appris. Vous êtes des êtres superficiels. Des êtres à voir. Et vous croyez. Ah ! Ah ! laissez-moi rire. Pauvres imbéciles. Vous vous croyez dans l'éternité. Mais elle n'existe pas. Moi, je sais qu'elle n'existe pas. Vous avez fini de faire ce bruit ? C'est tout ce que vous savez faire. Mais quelle est cette rumeur que je sens monter tout autour de moi ? Non. Je ne veux pas que cette enveloppe grossisse davantage. Je ne puis bientôt plus remuer. Il faut qu'elle s'arrête. Vous entendez ? Arrêtez ! Arrêtez ! La plaisanterie a assez duré. Vous entendez ? Non. Non. Il ne faut pas que je laisse aller. Il ne faut pas. Ils seraient trop contents. Et je ne le veux pas. Je serai plus fort qu'eux. Allons. Regardons calmement cette enveloppe. Essayons de lui parler doucement. Gentille enveloppe. Gentille petite enveloppe. Veux-tu cesser de grossir ? Tu vois bien que tu prends trop de place ? Il me faut encore un peu de vent pour continuer à entretenir mon néant. Pas grand chose, mais quand même un peu de place. Tu veux être gentille ? Tu veux ? Ne t'impose pas bien. Ce n'est pas bien. Il ne faut pas déranger l'éternité assise sur sa caisse. C'est parfaitement inutile. Le comprends-tu ? Tu n'en as pas très l'air. Cela m'embête bien. Il faut alors que je m'habitue à toi. Comme si je ne pou-

vais pas être tranquille ! Ce n'est pas possible. Je t'assure, enveloppe, que tu me poses de graves problèmes. Il faut que je les résolve. Et je ne sais comment m'y prendre. Ah ! tu peux dire que tu m'obliges. Tu m'obliges. Taisez-vous ! Avez-vous fini, tous ? Laissez-moi tranquille. Je ne pourrais donc jamais être tranquille, même dans ma solitude. Il faut que vous tentiez de m'en faire sortir. Cessez de faire du bruit. Il le faut. Et toi, sale enveloppe. Tiens. Tiens. C'est tout ce que tu mérites. Tu crois me faire peur. Ce n'est pas réussi. Non. Tu ne me fais pas peur. Je te connais. Tu veux forcer ma main. Tu ne le pourras pas. Personne ne le pourra. Tu n'es qu'un événement parmi les événements. Tu m'as surpris. Je ne t'attendais pas comme cela. Du reste, l'événement ne vient jamais comme on croit. Il surprend toujours. Et tu peux te vanter de m'avoir surpris. Mais tu es un événement en soi. Je ne sais pas quel événement tu portes en toi. Peut-être te suffis-tu à toi-même. Comment pourrai-je le savoir, puisque je ne peux pas t'ouvrir. Que j'ai peur. Car je suis lâche. Je suis lâche vis à vis de toi. Je ne veux pas te connaître plus. Tu es là. Et déjà tu m'encombres suffisamment. Tu grossis. Tu grossis. Tu grossis. Et je ne puis rien faire pour t'arrêter. On n'arrête jamais l'événement. C'est vrai. Mais alors, je suis ton prisonnier. Tu me tiens. ma vie maintenant ne peut plus être la même. Puisque tu es là. Mais j'ai peur devant toi. J'ai peur. Regarde. Je souffle. Je suis plein de sueur. Que veut dire cette sueur ? Cette angoisse qui monte en moi ? C'est à cause de toi, cette sueur. Ah ! J'ai mal. J'ai mal. Maintenant. Et tu es là près de m'écraser. Non. Je ne veux pas. Je ne veux pas. Je te hais. Je ne sais rien de toi. Mais tu me tourmentes et tu me fais mal. Ah ! Cette angoisse. Cette angoisse qui monte à ma gorge. Je t'en supplie. je me traîne vers toi. Et je continue de grossir. A grossir. Je tends mes bras sur toi. Maintenant, je veux t'ouvrir. Reprendre l'air que tu m'as volé. Mais déjà c'est trop tard. Cesse de grossir. Laisse-moi respirer. Je ne veux pas succomber sous ton poids. Le poids de mon propre air. Mes yeux se brouillent. Mon cœur devient faible. Je tends encore mes bras. Je n'ai pas voulu connaître l'événement. Et l'événement a voulu ma mort. Il m'a pris tout mon souffle. Je vais peut-être enfin trouver le néant de mon néant. Et je ne saurai jamais. Jamais. Jamais. (*Un dernier soubresaut et l'Inconnu meurt devant sa propre inconnue*)

Baden Baden
Janvier 1966

LES VISITEURS

Pièce en un acte

DISTRIBUTION

L'HABITANT ou L'HABITANTE

DEUX AUTOMATES

Lieu indéfini. Décor abstrait ou neutre. Une automate femme. Un automate homme. Vieux. Assis côte à côte. En scène lorsque dans le noir s'ouvre le rideau, mais restent encore dans la pénombre. La femme automate fait des réussites. Sortant invariablement la femme de pique. L'automate-homme regarde. La lumière s'éclaire lentement laissant apercevoir l'habitant qui sort de son lit. Se lève lentement.

SCÈNE UNIQUE

L'HABITANT, DEUX AUTOMATES

L'HABITANT : J'avais raison. Il le fallait ? Ne plus être l'esclave. Je n'avais pas le droit. Ce sang. Ce sang. Sur mon bras. Qui me couvre.. Me recouvre. M'empêche de voir. Pourquoi sur moi ? Respirer. Sentir passer le souffle de vie. Retenir mon souffle. Difficile. Le prendre. Le serrer. Pour qu'il ne s'échappe pas. Ne m'abandonne pas. Toutes. Toutes ces images qui passent en moi. Me hantent. Miennes ? D'un autre ? Je ne sais pas. Mon cœur. Je ne puis retenir. Il me fait mal. Cependant, il est le souffle de vie. Je ne sais pas; Tout ce sang. pourquoi ? Pourquoi ? Des ruisseaux. des fleuves.

Des rivières. Je déteste le sang. C'est rouge. C'est gras. C'est vicieux. C'est laid. (*Il tente d'effacer un sang imaginaire sur son corps et ses mains*). Où aller ? me cacher ? Impossible. Dormir ? Impossible. Regarder ? C'est cela ! regarder. Ne plus être seul. Et l'être encore. Toujours. Dans ce froid. Ce silence. Où suis-je ? Dormir ? (*Il s'allonge sur le sol*). Dormir. Tout est étrange autour de moi. Je ne me sens plus. Ne sais plus qui je suis. L'ai-je jamais su ? Me reposer. Dormir. Oublier. Mais ce sang ? Je ne puis. Il me colle à la peau. (*L'habitant tente encore de le faire disparaître. N'y parvient pas*) Je ne peux. Je ne peux pas ! Faire quelque chose. Bouger. Parler. Parler à qui ? Je suis seul. Je suis lourd. Lourd comme la terre entière. Je la déteste. Je déteste le monde. Le monde entier. Où suis-je ? Qui suis-je ? (*Un temps. Il regarde autour de lui. Une lumière éclaire les automates articulés. L'habitant se relève rapidement*). Vous, là-bas. Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Jamais je ne vous ai vus. Et cependant. Cependant vous m'êtes familier. Je ne vous connais pas. Non. Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Que me voulez-vous ? Ne me regardez pas ainsi. Dans vos yeux il est un monde que je ne puis comprendre ; Que vous ai-je fait ? Je ne me souviens plus. Vous dois-je quelque chose ? De l'argent, peut-être ? Non. Alors, que faites-vous ici ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Vous me faites peur. Je ne vous dois rien. Vos visages ne me rappellent rien. Je suis si fatigué. Si fatigué. Vous aurais-je donné rendez-vous ? Pourquoi êtes-vous venus ici ? Ce n'est pas le moment ! Laissez-moi seul. Je voudrais tant être seul. Serait-ce impossible ? Impossible ? Pourquoi ne pouvoir jamais être seul ? Peut-être le savez-vous ? Dites-moi qui vous êtes ! Mais qui êtes-vous donc ? Pourquoi ce silence ? Ce sourire ? Ce sourire qui me transperce comme une aiguille. Que faites-vous ici ? Comme vous m'êtes étrangers ! Non. Non. Non. Je ne vous connais pas. Cependant. Mon père ? Ma mère ? Impossible ! Et si vous partiez ? Si vous vouliez me laisser seul ? Soyez gentils. Gentils. Non. Si je vous mettais à la porte ? Vous n'aviez pas le droit de violer la retraite. Allez-vous en ! Allez-vous en ! Effacez-vous de mes yeux ! Que tout redevienne pur. Blanc. Neuf. Que je sois seul enfin. Seul avec moi-même. Seul sans personne. Sans vous. Surtout sans vous. Vous n'êtes pas de ma famille. Je n'en puis plus. Peut-être venez-vous de loin ? Peut-être êtes-vous fatigués ? Peut-être voulez-vous dormir ? C'est cela. ! Vous voulez dormir. Mais je n'ai rien. Rien à vous donner. Mais. Mais comment saviez-vous que j'étais ici. Que j'allais y venir ? Comment pouviez-vous savoir ? Je ne comprends pas. Quelles nouvelles m'apportez-vous ? Rien ? Aucune ? Mais impossible ! Puisque je ne connais personne ; Que personne ne me connaît. Alors ? Que faites-vous ici ? Ici vous êtes des importuns. Allez-vous en ! Allez-vous en ! Laissez-moi seul. je me sens si bien dans le vide. Pourquoi remplissez-vous mon vide ? Pourquoi ce sourire ? Vos yeux me font mal. Je ne puis vous approcher. Disparaissez ! Effacez-vous ! je ne veux plus vous voir. Vous dérangez mon silence. Mon néant. Ma solitude. Mon absence. Vous n'aviez pas le droit de forcer ma porte. Personne n'a le droit ? je veux être seul pour pleurer. Rire. Crier. Supplier. Sans témoins. Je ne veux pas de témoins, entendez-vous ? Sortez ! Sortez ! Je veux être moi-même. A moi-même. Seul. Seul. Seul. Pourquoi violer mon âme ? Elle ne peut pas vous intéresser. Elle est vide. Alors ! Pourquoi êtes-vous venus ici ? Peut-être. Peut-être voulez-vous me confondre avec moi-même. Me faire peur ? M'obliger à ne pas être seul ? Je veux être seul. Non ! Vous ne me faites pas peur. Du reste, vous n'existez pas. Vous n'êtes rien.

Moi je suis né. Né ? Pas vous. Moi je suis né. Né ? Mais de qui ? Par qui ? Suis-je vraiment né ? peut-être que vous êtes ici pour me faire croire que je suis né ? Mais je ne connais même pas ce qui m'entoure. Alors pourquoi vous ? Qui a pu vous inventer ? Qui a pu vous faire entrer ? Qui ? Qui a voulu que vous soyez témoins ? Et pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi toujours ce silence ? Peut-être êtes-vous muets ? Alors faites-moi un signe. Un simple petit signe pour que je comprenne. Impossible ? Vous dites que c'est impossible ? Alors ? Alors il faut que je vous supporte. Que je m'habitue à vivre avec vous ? Que je dorme avec vous ? Que je pense à vous ? Que je compte avec vous ? Que jamais je ne pourrai rien faire sans vous ? Impossible; je ne veux pas. Et vous aussi je vous tuerais. Non. Je n'ai pas le droit à le dire. Je suis si fatigué. Je vous en supplie, laissez-moi seul. Voulez-vous ? Vous ne voulez pas ! Qui vous impose à moi ? Pourquoi m'impose-t-on des gens que je ne connais pas ? Suis-je mort ? Ou vivant. Peut-être que je suis mort ! Alors, nous allons passer notre éternité ensemble ! Mais je n'ai pas voulu cet événement. Il m'est imposé. Et si je ne veux pas l'accepter ? C'est mon droit le plus strict. Pouvoir. Pouvoir m'échapper. De ma réalité. De mon rêve ou de ma mort. Où suis-je ? Quelle est mon existence ? Je ne la connais plus. Elle m'échappe. Elle fuit entre mes doigts comme le sable dans le sablier de la vie. Mais peut-être connaissez-vous ma vie ? Mais peut-être connaissez-vous ma vie ? Alors expliquez-moi. Dites-moi. Seul. Je suis seul. Et en même temps je ne suis pas. Personne ne veut me comprendre. Tout est bizarre. Et vous, pourquoi êtes-vous une dame de pique ? Dites-moi. Dormir. Dormir. Rêver peut-être. Ma vie est-elle un songe ? Je n'aime pas les songes. Vous êtes le jeu de mon imaginaire. Vous n'existez pas. Mais moi ? Est-ce simplement que j'existe ? Qui peut me le dire ? personne. Vous êtes tous des étrangers. Je suis étranger à moi-même. le premier des étrangers. Je me fais peur. Tout le monde me fait peur. Et tous ces cadavres qui m'entourent. Me serrent. m'interrogent de leurs yeux morts. Qui me demandent pourquoi je les ai tués. Leurs lèvres bleuies par le gel et le froid de la mort qui sucent le sang des femmes. Et leurs bouches. Leurs bouches crachent aussi le sang de la colère. Ces morts me regardent. Ils veulent ma mort. Mais je résisterai. Je résisterai. Ils ne m'auront pas. Je ne deviendrai pas anonyme comme eux. je ne veux pas de leur néant. Cette lumière! Qui est cette lumière ? Elle m'aveugle. je ne vois plus rien. Cet homme. Cette femme. Là, devant moi. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous de moi ? Que cherchez-vous en moi ? De l'argent ? Je n'en ai pas. Ma vie ? je ne sais pas où elle est. Je suis couvert de dettes. je suis seul. Rien n'est à moi. Pas même moi-même. Je ne m'appartiens plus. Je suis aux autres. Ils vont me dévorer. Et vous ? Vous êtes les juges ? C'est cela ! Des juges. Vous voulez me juger parce que je suis encore vivant. Un vivant ! Un vivant ? Je ne sais plus ce que cela signifie. Mort ? Vivant ? Rêver ! Dormir ! Où est la vérité. Il n'y a pas de vérité. Il n'y a jamais eu de vérité. Je hais la vérité. Je meurs pour la vérité. Qui peut me dire ce qu'est la vérité? Qui est-elle ? Où se cache-t-elle ? Personne ne répond. C'est parce qu'ils veulent ma mort. La plus belle des morts. La plus pauvre. la plus misérable. Ah ! Tous ces cadavres autour de moi. Tous ces serpents qui glissent entre mes bras. Partez ! Partez ! Passer mes mains sur mes bras. Mais ils ne veulent pas partir. Ils m'enserrent. Ils vont me piquer. Je ne veux pas. Sortez ! Sortez ! Vous n'êtes pas ici chez vous. Je suis chez moi. L'habitant. Je suis l'habitant. L'habitant de mon âme. Le seul habitant de mon

âme. Qu'est-ce que mon âme ? Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir. Pourquoi tous ces yeux devant moi ? Je vous en supplie, fermez vos yeux un instant. Pourquoi me torturer ? Qu'ai-je fait ? Vous battre. Vous battre. Tenez. Tenez. Voilà ce que je vous donne. Tiens, toi. Un coup de pied. C'est bon, hein ? Ça fait du bien. Tu vas rentrer dans ton enfer. Je ne veux pas de ton enfer ! Tu veux me forcer ? Tiens ! Je crache sur toi. Je te vomis. Tu n'auras pas ma mort. Je suis trop jeune encore. Trop jeune. Vous me faites mal ! Et vous là-bas ? Qu'attendez-vous pour venir à mon secours ? Vous ressemblez à un homme, et vous à une femme. Pourquoi ? Pourquoi vous me maudissez aussi ? Parce que je vis et que vous êtes mort ? Je ne veux pas vous donner ma vie. Vos yeux. Vos yeux. Comme des lances. Me transpercent. Pourquoi suis-je jugé ? Pourquoi ? Retournez d'où vous venez. Retournez en enfer. L'enfer ? Où est l'enfer ? Où est la vérité ? Je ne sais plus. Tout glisse entre mes doigts comme ces serpents. Tout tombe sur moi comme des pierres en avalanche dans les ténèbres. L'éclat de vos yeux d'acier brûle dans la nuit. Partout ils me poursuivent. Je vais vous tuer ! Je vais vous tuer et après je serai libre. Libre ? Non ! Pas cette dame de pique ! Qui est-elle ? Mes genoux cognent. Mes doigts se nouent. Ma gorge se serre. Une tenaille m'écrase. Je suis prisonnier ! Prisonnier de tous ces morts. De cette femme. De cet homme. Prisonnier de moi-même. Je ne suis pas libre. Je ne serai jamais libre. Impossible. Je ne veux plus être libre. Je ne serai plus jamais libre puisque je suis vivant. Mais, même mort, Je ne le serai pas non plus. Ah ! Mourir. Vivre. Je ne sais plus. Vous deux. Que me voulez-vous ? Il faut que je sache. Il faut que je perce ce mystère. Il y en a un. Je le sais. Je le touche presque. Mais il s'éloigne à mesure que je me rapproche de lui. Il me fuit. Se dérobe. Me hait. Le mystère me hait et je suis toujours seul dans ce néant. Ce vide qui m'étouffe. C'est drôle. Pourtant, vous me rappelez quelqu'un. Vous m'êtes familier. Je ne vous reconnais plus. Etes-vous mon père ? Mon père ? D'ailleurs, je ne le connais pas. Je ne le connais pas. Pourquoi ? Quel mystère, Vous êtes vieux et je suis jeune. Non ! je suis aussi vieux que vous. Je vous reconnais ! Pourquoi êtes-vous partis ? Et pourquoi êtes-vous revenus pour me condamner ? Me condamner à vivre ! vous êtes un assassin. C'est vous l'assassin. Vous m'avez donné la vie et maintenant vous voulez la reprendre. ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste ? On prend. On donne. On reprend. Et on reste un jouet entre vos mains. . Je ne suis qu'un jouet entre les mains d'un homme que je ne connais pas et qui dit être mon père ! Et qui est mon père ? J'en suis sûr. Vous êtes mon père. Vous êtes bien mon père. Vous ne dites rien ? Il suffit que vous me regardiez ? Non ! Je ne me laisserai pas faire. Cette vie que vous m'avez donnée sans même me demander la permission. Maintenant vous voulez la reprendre. Je veux la garder. Je veux la garder et être libre. Libre de m'échapper ! Je veux échapper à ces morts. A ces serpents qui me hantent. Avec lesquels je n'ai rien. Que vous m'imposez. Vous n'avez pas le droit. Vous n'avez pas le droit de me contraindre. Laissez-moi seul. Seul, entendez-vous ? Vous n'avez plus rien à faire ici. Vous sentez la mort. La pourriture. Le cadavre. Le cimetière. L'encens. Le cierge. Vous puez. ! Vous empoisonnez l'air. L'air que je respire. Et puis de quel droit seriez-vous toujours derrière moi à vouloir me condamner. Me diriger. M'empêcher d'être libre ? Vous n'avez jamais rien fait pour moi et maintenant vous voulez me demander des comptes ? Je ne vous dois rien ! Rien. Sortez ! Disparaissez de ma vue. Vous êtes là à me juger dans ce silence

oppressant Vous jugez mon néant, c'est cela ? C'est ce que vous avez fait de moi ? Non ! je ne suis pas coupable. Je veux vivre ? Je veux être libre et vous m'en empêchez ! Je vous déteste. Je vous hais. Retournez en enfer. Pourquoi riez-vous ? Il n'y a pas d'enfer ? Il n'y a pas d'enfer ! Tout est donc faux ! Tout ce que vous m'avez dit est faux ! Pas d'enfer. Pas de paradis. pas de purgatoire. Pas de dieu. Mais des coups et encore des coups. Des cadavres et Encore des cadavres. Des serpents et encore des serpents. Assez ! Assez ! Assez ! Assez ! Seul. Je veux être seul. Seul maître de ma destinée. Je veux pouvoir me donner la vie et la mort sans vous. Sans que vous me commandiez. Il n'y a pas que Dieu ? ! Mais des humiliations. Des souffrances. Des tortures. Pour rien. Pour rien. Partez. Partez. Laissez-moi vivre. Je veux être mon seul maître. Celui de mes actions ; De ma vie. Je ne veux pas que vous soyez toujours entre moi et moi. Gêneur. Sale gêneur ! Ignoble gêneur au goût de cadavre. Ah ! pourvoir vous effacer. Vous rayer. Vous noyer. Vous prendre. Vous étrangler. Vous crever les yeux. Vous arracher les membres un à un. Lentement. pour vous faire souffrir. Quel plaisir ! Détruire tout ce passé que vous représentez. Ce passé devant moi. Qui pèse sur ma vie. Que je n'ai pas voulu. Qui me suit comme une tare. Ce n'est pas la mienne. Pourquoi devrais-je la supporter ? La subir ? La porter en moi. En moi ! Toute ma vie. Jamais. Jamais. Jamais je ne puis être seul. Moi-même. Entièrement moi-même. Je vous accuse d'hypothéquer mon présent. Mon passé. Mon futur. Je vous accuse de m'avoir condamné avant même que je naisse à cause de votre existence. Du passé. De votre passé. De tout ce que vous avez fait. Et vous me poursuivez comme des hyènes. Vous êtes à ma poursuite. Je ne veux pas supporter votre vie en plus de la mienne. Je vous hais. Je vous accuse de négligence envers moi. Je vous accuse de toutes les tares. Sortez ! Sortez d'ici ! Que je ne vous voie plus ! Ah ! pourvoir vous tuer. Tuer ce passé qui n'est pas le mien. Je ne veux pas être responsable devant tous ces cadavres qui m'entourent de votre propre cadavre. De quoi devrais-je me justifier alors que c'est vous qui avez tout manigancé ? ! Quel tribunal osera me condamner ? Vous n'êtes plus rien pour moi. Vous n'avez jamais été quoi que ce soit pour moi. Je veux enfin être libre. Libre de dire et d'agir sans être obligé de rendre des comptes. Je dois vous effacer. Je veux devenir neuf. Pur. Pur devant mon futur. Laissez-moi. Ne me prenez pas. Non ! Je ne suis pas votre esclave ; Je ne veux pas obéir. Ah ! Tous ces serpents autour de moi. J'ai peur. C'est vous qui avez donné l'ordre, n'est-ce pas ? C'est vous ! Je veux un autre père. Je vous hais ! Et toi, sale bonne femme. Je sais que tu es ma mère. Vile putain. Tu t'es donnée à mon père et dans un instant de jouissance immonde, mélangeant vos salives et vos corps empuantis, vous m'avez fabriqué. Un moment d'égarement, n'est-ce pas ? Et maintenant vous voulez me condamner. Tu veux m'empêcher de respirer, de vivre, de jouir de la vie. Il faudra donc que toujours tu sois devant moi. Toi aussi, je te hais. Maintenant encore vous voulez diriger mes actes. Tous mes actes. mes gestes. Mes paroles. Ma pensée. Mais je t'échappe, n'est-ce pas ? Je t'échappe, affreuse mégère. Je t'échappe. Je t'échappe ! Et tu n'y peux rien. Tu n'y peux rien. Tu m'empêches aussi de respirer. Pour toi la vie est un pensum, mais ce n'est pas vrai ! La vie est heureuse. Je le sens. Je le sais. Je le veux. Toute ma vie. Toute ma vie il a fallu que tu sois devant moi. Aucune pensée ne pouvant m'appartenir. Toujours les tiennes. Pour toi, je n'étais rien. Rien que le néant. je hais ta peau racornie par la mort. Tu es laide. Tu fais peur aux

petits oiseaux. Aux nuages. Au vent. Aux fleurs. Aux fruits. Aux animaux. Tu es vieille et tu es laide. Laide. Et tu veux que je sois aussi laid. Tu m'as montré que la vie était laide. Tu es une criminelle. Tout ce que je disais était faux et toi tu avais toujours raison. Je n'existais pas. Tu dois mourir. Tu es morte. Et encore, dans ce long sommeil tu me poursuis toujours avec à tes côtés cet imbécile de père. Cette pourriture que je suis obligé de supporter. Non ! Non ! Je ne vous reconnais pas et vous n'êtes rien pour moi. Pourtant. Pourtant vous enfoncez dans ma chair des fers rougis par le sang et le feu. Vous brûlez et je lis dans vos yeux toute la jouissance du monde. Je suis votre souffre-douleur. Votre plaisir égoïste. la raison de votre vie infâme. Toujours. Toujours. Il faut que je fasse vos moindres désirs. Car moi je ne suis rien. Rien. Rien. Laissez-moi. Assassins ! Assassins ! Vous avez tué mon âme et vous voulez encore qu'elle vous appartienne ? Je ne veux pas. Je ne veux pas et vous n'en avez plus le droit. Vous n'en avez plus le droit. Assassins ! Au secours ! Au secours ! Ils veulent m'assassiner. A moi ! On veut voler mon âme ! Non. Ne me regardez pas ainsi. Vous me faites peur. Je veux garder mon âme. Je veux être libre. Libre, entendez-vous ? Libre ! Ah ! Toutes ces cordes qui m'étouffent. M'entourent. Me liant plus fortement que la peau sur les eaux. C'est votre travail. Votre sale travail. Cette peau n'est pas à vous. Ces os ne sont pas à vous. Ah ! Ah ! Ah ! Vous n'êtes pas mon père. Vous n'êtes pas ma mère. Cessez ! Cessez de me regarder ainsi. Je ne suis pas en accusation. C'est vous qui l'êtes ? Je vous accuse d'avoir fait de moi ce que je suis. Vous êtes responsable. Et moi je ne suis pas coupable. Cette pluie ! Cette pluie qui tombe sur ma tête. Sur mon dos. Sur mes reins. Elle m'aveugle. Je ne vois plus rien. Où est cette femme ? Et cet homme monstrueux ? Où sont ces monstres ? Allez, allez aux enfers ! Il n'y a pas d'enfer ? Alors ils ne sont même pas condamnés ? Ils ne seront jamais condamnés. Mais alors, Pourquoi le suis-je, Moi ? Pourquoi ? Criminels. Assassins ! Maquereau ! Putain ! Pourritures des pourritures, je ne veux pas de votre dame de pique. Vous n'avez pas le droit ! Petits enfants, venez à moi. Je suis le christ. Je suis celui qui souffre pour vous. Je gravis le chemin de croix pour vous. Je souffre pour tous les hommes. Mais je suis anonyme. Car je suis le néant puisque, seul, le néant existe. Qu'êtes-vous venus faire ici ? Pourquoi ces tenailles dans vos doigts fourchus ? Pourquoi devenez-vous des squelettes ? Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Sortez ! Où suis-je ? Dans quel méandre ma pensée se trouve-t-elle acculée ? Tordue. Ecartelée. Où suis-je ? Dans quel pays ? Pourquoi me battez-vous ? Vous n'en avez pas le droit. Moi seul le possède. Je peux vous battre pour négligence. Indifférence. Egoïsme. Dictature. J'ai le droit de vous tuer pour tout le mal que vous m'avez fait. J'ai le droit de tuer mon passé. De sauvegarder mon âme. Mon âme que vous voulez me voler. Elle m'appartient mon âme. Vous ne pouvez rien contre elle. Elle vous défie. Vous juge. Vous condamne. Elle me fait mal. Si mal. Elle est trop grande pour mon corps. Elle veut sortir. Mais elle aussi me lâche. Indifférente. Egoïste. Brutale. Elle veut me délaisser. Mais je l'empêcherai. Je la retiendrai. Elle cogne contre ma poitrine. Elle m'assassine lentement, la salope ! Elle vous obéit. Elle fait ce que vous voulez. Tout ce que vous voulez. Elle ne veut plus m'appartenir. Elle s'enfuit. Elle sort de moi. Elle me condamne aussi. Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Je veux la garder ! Vous n'avez pas le droit de me la prendre. J'ai mal. Je deviens un corps sans âme. La salope. Elle vous obéit. Je veux être libre !

Libre ! Libre ! J'ai mal. J'ai mal. Oui. Je. Je. Je. Je vous suis. Je suis mon âme. (*Les automates disparaissent dans l'ombre, la lumière braquée sur eux s'étant éteinte*)
Mon âme. Ma maîtresse. Ma femme. Mon amante. Je t'obéis aveuglément. Je t'aime
ô mon âme. Je veux te rejoindre. Ne t'en vas pas encore. Attends ! Attends ! Attends
une seconde. Un instant. Une minute. Je cours. Je cours vers toi. Attends-moi.
J'arrive. J'arrive. (*L'habitant trébuche sur une chaise sur laquelle il trouve un revolver à barillet. Lentement, il appuie sur sa tempe. Tire. Et s'écroule. Un temps. Pis il se relève insensiblement, passant sur son front et son visage pâle, une main tremblante pour essuyer les gouttes de sueur. Comme s'il sortait d'un cauchemar.*)

Auvernier-Neuchatel

Janvier 1968

CAUCHEMAR NUMÉRO TROIS

LA CHAMBRE DE SÛRETÉ

Pièce en un acte

*A cet inconnu que je découvris, il y a
des années, au 38, rue Cardinal-Lemoine,
lisant, cerné par des piles de livre et de*

journaux, penché sur une minuscule table, devant la vitrine vieille et délabrée d'une petite boutique couleur brune. En 1968, la boutique, obstruée par deux panneaux de contreplaqués quant à la vitrine, est toujours là et le mystère demeure.

Puisque mes ennemis me cernent pour me précipiter dans l'abîme, j'éteindrai sous les ruines l'incendie qui me menace.

Salluste

DISTRIBUTION

UN INCONNU, âgé.

(Son interprète doit par avance enregistrer presque tout le texte. Ce dernier devant être dit "voix off", car semblant provenir d'un mannequin réalisé à son image.)

DÉCOR

Une petite et vieille réservé-boutique, délabrée, donnant sur rue. Devant la vitrine, une petite table et une chaise. Des piles de livres et de journaux les cernent. Eclairage rasant et sourd.

Au lever du rideau, un homme est assis devant la table. Consulte des ouvrages. Regarde. Sur un des côtés - jardin ou cour - un lit sur lequel repose un mannequin à son effigie, semblant le regarder. L'observer.

SCENE UNIQUE

L'INCONNU : Etrange. Cette sensation. En moi. Qui vibre. Mon corps semble flotter. Dans l'espace. Un espace. Qui ne serait plus que de l'air. Sans air. Du cosmos sans cosmos. Je suis bien. Léger. Léger. Douceur d'être. De vivre. Bien. Douceur enfin... Pour toujours. Pour toujours ? Mais... Peut-être suis-je mort ? Je ne sens plus mon pouls. Ni mes temporales. Je ne sais plus rien. Rien. Dans l'espace qu'un mort flottant... Mais. Mon nom. D'où suis-je ? De quel pays ? Quel est mon âge ? Tout cela existe-t-il ? Suis-je un ectoplasme ? Le produit d'un imaginaire ? Quel imaginaire ? Mon pouls ne bat plus. Mes temporales non plus. Alors ? Je suis bien mort. Plus de mémoire. Plus rien. Autrefois j'étais, peut-être. Plus de passé. Plus d'avenir. Plus de futur. Ai-je été ? Simplement. Ai-je eu un corps ?... Nulle douleur. Pas la moindre sensation. Rien... Et si je tentais d'ouvrir les yeux ? Mais ne puis. Puisque je suis mort.

Bizarre. Je suis mort. En même temps il me semble vivre. Etrange. Je ne sais plus. J'ai oublié. Tout. Autour de moi. Des ombres. Comme un ballet. Qui tournent. Des fantômes ? Sans doute. Des ombres-fantômes. Sans poids. Sans corps. Des ombres-fantômes. Sans poids ? Sans corps. Ils ne sont qu'apparences. Ils tournent... Tournent. Je ne vois leurs visages. Pourtant ils me sont comme ... familiers. Je voudrais être avec eux. mais ne puis les atteindre. Les toucher... Quel silence ! Plus de sol. Plus de parquet. Tout cet espace. Cet espace infini... Suis-je vraiment mort ? Pourquoi ai-je tout oublié ? Quel était mon passé ? Néant, peut-être. Devrais-je le savoir ? Et cette sensation d'abîme ? Pourquoi ? Mes fantômes. Mes fantômes... Ils disparaissent. leurs grands corps transparents m'effleurent. Vent léger. Les retenir. Ne puis. Ma main n'attrape rien. Fini. Seul. Seul dans ma mort. Dans l'espace. Mon espace infini...

Où suis-je ? Je vois ! Je vois. Une réserve-boutique bizarre. Mais. Presque tout. Est noir. Pourtant. je vois. Autour de moi. Des livres. Des livres à l'infini. Ils montent. Montent. Empilés les uns sur les autres. Jusqu'au plafond. Aussi des journaux. Plein. Et entre un petite table. pourquoi ? Mais... c'est moi ! Moi assis. Penché sur cette table. Assis dans cette chaise défoncée. Cette table est de bois. Sale. Je ne vois plus rien... Si ! Moi. je me regarde vivre. Suis-je u autre ? Curieux. je ne me savais pas si vieux. Si vieux. Déjà ? Comme passe le temps ! Quel temps ? puisque je suis dans l'infini. Mes cheveux sont blancs. Ma peau est lisse. Brune. Curieux. Etais-je ainsi ? Avec ce vieux blouson fatigué. Chemise ouverte. Dans quelle saison sommes-nous ? Je n'ai pas froid. Curieux. Je ne vois mes pantalons. Mon dos les dissimule. Mon visage. Je le devine. Ne le vois pas. Mais oui...! Cette chemise à carreaux rouges. Ce blouson. Etaient bien à moi. Alors ?

Qu'est-ce que je fabrique ici ? Je lis. Quoi ? Il fut donc un temps où il était possible de lire ? Même existaient des livres ,! Curieux. Je serre ma tête dans les mains. il me semble réfléchir. Penser ? Possible ? Encore ? Je me sens inquiet. Je voudrais me poser des questions auxquelles je pourrais répondre. Je suis dans un trou. Vide. Toujours ce vide. Mon double aussi... j'approuve ce qu'il éprouve. Ses mouvements

sont les miens. Suis-je en même temps mort et double ? Sans mémoire ? Mes tempes sont blafardes. Il sent ce trou vide. Lui-même... Mais... ne peut le combler pourtant il lit. Quoi ? Je vais me pencher sur lui. Il faut que je sache. Il est tout près. Mais... lui non plus ne respire pas. Je frotte le col de ma chemise. Rien. Pas de réaction. Et je vois bien cependant qu'il lit. Tout est si lointain. Je distingue difficilement. Je déchiffre. Comme si je ne savais pas lire. Ai-je jamais su ? Il n'a aucun souffle. Il lit. Il semble ne pas avoir d'yeux. Mais il en a. Marron comme les miens. Je me penche. A perdre l'équilibre.

De tels hommes, repris-je, seront avides de richesses, comme on l'est dans les états oligarchiques. Adorateurs farouches de l'or et de l'argent, ils l'honoreront dans l'ombre ; car ils auront des celloiers et des trésors particuliers, où ils les tiendront cachés aux regards, et des maisons dans l'enceinte desquelles ils se retrancheront, comme autant de nids privés, et où ils feront de grandes dépenses pour des femmes et pour qui bon leur semblera. Il souligne ces lignes; Au crayon. Pourquoi ? Que veut-il signifier ? Que lit-il ? Que cela veut-il dire ? ... Et pourtant... dans le lointain de ma mémoire. Mais je ne puis la retrouver. A qui s'adresse-t-il ? : *De tels hommes seront avides de richesses.* Quelles richesses ? Une accumulation d'objets rares. Que je connais. *Comme on l'est dans les états oligarchiques.* Qu'est-ce ? Pourtant il me semble... Je dois me tromper. Ce mot. Oligarchique. Résonne en moi... Son sens m'échappe. Oligarchique. Un groupe d'hommes. Très forts. Durs. Puissants. Costumes en or. Pressés les uns contre les autres. Bradissant des épées. A leur côté des caisses lourdes. Lourdes d'argent... Au loin. Une foule. Dépenaillée. Femmes aux corsages déchirés. Hommes, pantalons en loques. Tous à genoux. Suppliants. Menacés. La foule. Le peuple. Dépenaillé. Misérable. verse les uns après les autres. De l'argent. ! Dans les caisses. Certains ne peuvent. Leur tête est tranchée... Et tout ce sang qui coule comme un grand fleuve. Têtes qui roulent. S'amassent. Membres éparpillés. Seins nus des femmes. Hommes poitrines labourées. Les autres tête basse qui partent. Vers où ? Vers quoi ? Et les caisses qui se remplissent. Ces brutes ont un sourire. Sarcastique. Méprisant. Les voix. Ils sont forts. Grands. Repus. Blocs de ciment. Inébranlables.

Tout s'efface. Le noir... Je deviens aveugle. Plus d'image. De nouveau le vide. Non ! Quelque chose apparaît. les mêmes hommes. Durs et foule dispersée. Ils plongent leurs mains de rapaces dans les caisses. Sortant l'argent et le faisant couler comme du sable entre leurs doigts. Ils le couvent avec amour. Cupidité. Folie. Dehors. Tout est sombre. Ils sont dans l'ombre. Cachés. Satisfaits ils partent. Se dispersent. Chacun gagne sa maison. Faisant emprunter ses caisses. Tout est silence. Leurs maisons sont calmes. J'en distingue un. Il fait descendre sa caisse dans un sous-sol. Une cave. Il ouvre une porte cadénassée. Admire des trésors assemblés. Qui brillent comme de l'or au soleil. Caresse ses tonneaux pleins d'ambroisie. Prend un objet. Le soupèse. L'admire. Un autre. Et un autre. Sourire aux lèvres. Il se sent fort. Puissant. Oui ! Voilà la vérité. Le peuple n'est là que pour le servir. Etre asservi. Maintenant je sais. Je sais. J'ai trouvé la signification du mot oligarchie. J'ai compris. pourtant je suis sans mémoire. Pourtant. Il me reste la possibilité de comprendre. De comprendre que dans certains pays. Quelque part. Disséminés dans le monde. Seuls quelques hommes ont le pouvoir. Le tiennent. Veulent le garder. A toutes forces. Parce qu'ils ont

pillé. Ecrasé les pauvres. Qui ne sont que leurs esclaves.

Et voici que je me vois passer la main sur mon front. Lever la tête. Regarder dans le lointain. Comme perdu dans un songe. Remontant ainsi le temps. Ce temps qui m'échappe cependant. Peut-être vais-je le retrouver. Grâce à ce double. Onde mystérieuse en moi. Mon double. Ma chance... Il est toujours plongé dans un songe. Brusquement il tourne les pages du livre. Sur sa table poussiéreuse. Peut-être vais-je retrouver ma mémoire perdue ? Peut-être ne veut-il pas que je le quitte ?... Mais comment pourrait-il ? S'il est mon double ! Il tourne. Tourne les pages. S'arrête ? Prête un regard. Recommence. S'arrête de nouveau. Revient en arrière. Lit. Je lis au-dessus de son épaule.

Quand donc la richesse et les riches et les riches sont honorés dans un Etat, on voit diminuer les honneurs de la vertu et des gens vertueux... Aussi, d'ambitieux et jaloux des honneurs, les citoyens finissent par devenir avarés et cupides ; ils vantent le riche, l'admirent, le portent au pouvoir, et ils méprisent le pauvre.

Mon double. Reprend son crayon. Souligne. Il a raison. Continuité. Tout s'éclaire. Les pauvres sont manipulés. Ne savent pas. Ni ce qui les attend. En portant certains hommes au pouvoir. Je ne comprends pas. Mais ce que je soupçonne c'est que pour améliorer leur sort, certains flattent à leur tour les riches et les puissants. Ainsi perdent-ils honneur et vertu. Deviennent ambitieux. Jaloux. Avec haine montante. Mais ils ne se rendent pas compte. Ils savent. Seulement. Qu'ils veulent égaler les puissants. Et lentement commencent à les imiter. Et certains d'entre eux. Deviennent cupides. Et avarés. Et tout recommence. Parvenus au pouvoir. A la richesse. Ils s'avèrent également méprisants. Roue sans fin. Marche infernale. Mon double a raison de souligner ces phrases. Du reste. Dans le lointain de ma mémoire. Il me semble avoir agi comme lui. Mais je ne sais plus. Est-ce donc là le monde infernal d'où je viens ? J'ai vécu dans cette fange ? Les amis n'étaient donc pas des amis. Mais des fauteurs intéressés ?

Mes yeux sont morts. Les fantômes reviennent. Ils tournent. Me tourmentent. Leur liceul est comme ombres de cendre. Ils tournent. lentement. Dans l'espace. Me frôlent. Comme si je n'existais. Que faire ? Puisque je ne sais rien. Tout m'échappe. Ronde étouffante. Qui me cache mon double. Pourquoi suis-je mort ? Ne puis-je tout comprendre ? il n'y a plus de feuilles sur les arbres. Ni de chevaux légers parcourant la campagne. Ni de brebis dans les champs. Ni bestiaux broutant l'herbe des prés. Rien. Rien n'est ce que je croyais avoir vu. Il y a si longtemps. Vision qui s'éloigne. M'échappe... Ah ! Pouvoir fermer les yeux. Ne plus être l'esclave du temps. De l'espace. De l'infini. Pourtant. Je voudrais encore comprendre. Comprendre. Ce qu'est ma mort. Ce que fut ma vie. Revoir mon double. Que j'attends. impatient et troublant. Comme un enfant. Mais... ne suis-je pas resté un enfant ? Ou est-ce vrai que j'étais aussi vieux ? Angoisse. Angoisse... Retrouver ma respiration. Pouvoir ouvrir les yeux. Voir. Entendre. Comprendre. Mais il n'est que ce ballet de fantômes et cette grisaille partout. Ce vent soudain qui s'élève. Comment le vent se lèverait-il, puisque je suis mort ? Je ne puis comprendre. Tout est brouillé.

Me voici de nouveau là. Cette bizarre boutique. Ces livres. Cette poussière. Ces journaux. Tout réapparaît dans mes yeux vides. Et le temps intemporel. Mon double est là. Il m'indique. Il feuillette encore le livre. Attentivement. Je lis comme lui :

La démocratie s'établit quand les pauvres victorieux de leurs ennemis, massacrent les uns, banissent les autres, et partagent également avec ceux qui restent le gouvernement et les magistratures : le plus souvent même les magistratures y sont tirées au sort. C'est bien ainsi que la démocratie s'établit, soit par la voie des armes, soit par la peur qui oblige les riches à se dérober.

Bizarre ! Cette phrase. Y croit-il ? Croit-il qu'un jour les pauvres doivent être un jour victorieux des riches ? Ou les banniront ? Erreur ? Le tour est infernal. Massacrer pour prendre la place. Et tout recommence. Y a-t-il une égalité possible ? La démocratie véritable peut-elle vraiment exister ? C'est un leurre. L'inégalité est dans l'homme. Dès la naissance. Mais les révoltes sont nécessaires. Le peuple doit se révolter. Contre les puissants. Ceux-ci ne leur laissent pas le choix. Ne laissent que la haine. Et en font des assassins. Mais la révolte gagnée, la roue infernale recommence. Pour gouverner. Il faut savoir. Pour savoir. Apprendre. Pour apprendre. Composer avec l'ennemi d'hier. Dans quel monde infernal ai-je donc vécu ? Tout fait de pourritures. Camouflages. Manipulations. Corruptions. Assassinats. Guerres inutiles. Viols. Vols... Ce monde tait un enfer.

Attention ! Mon double se lève. Lentement. Comme ce vieillard est mince ! Svelte. Un peu sec mais droit. Regarde une pile de livres. Vaguement. Se saisit de celui qu'il vient de parcourir. Souligner. Le ferme. Je veux absolument savoir. D'où viennent ces lignes qui résonnent lointainement dans le fond de ma mémoire morte comme un tambour. Son dos me le cache. Je m'approche. Je suis sa mince main lorsqu'il la lève pour réintroduire le livre dans une pile. Alors je vois un nom. Platon. Un titre : La République. Ce nom. Brusquement résonne en moi. Sans doute aucun. Il m'était connu. Puisque mon double le connaissait. Il me semble. Il me semble que ce fut écrit il y a très longtemps. Dans la nuit des temps. Et pourtant. J'éprouve la sensation. D'avoir connu tout cela. Cet univers. La description de ce monde. Sans doute étais-je vivant. Et que peut-être j'étais autre. Même jeune. Je reste perplexe. Dans ma mort. Étonné. Angoissé. Cette mort en moi. Me lancine. A revoir ce que je vois. Lis. Avec mon double. Elle semble avoir été contemporaine. Récente. Mais je ne comprends pas. Toujours. Ce ballet d'ombres. Qui revient. Inlassable. Monotone. Comme pour faire subitement écran. Il sont. Tous ces fantômes. Comme les trous de ma mémoire. Le vide de ma mémoire. Cette mémoire que je veux retrouver. Que je dois retrouver. Sinon je serai mort à jamais. Je dois. Tout comprendre. Depuis le commencement. Retrouver le fil. Le commencement de moi-même. Ce que je fus. Ce que j'ai vécu. Connus. Malgré l'angoissante présence de mes fantômes. C'est contre eux que je dois lutter. Sinon ils vont m'avoir. Me posséder. M'écraser. M'effacer. Même dans la mort je lutterai ! Ombres !... Hors de ma vue ! Dissolvez-vous... Je vous l'ordonne. Il me faut mon double. Partez ! Partez ! Eloignez-vous ! Ne riez pas de moi. Visions de ma mort !

Le noir... Aurais-je gagné ? Un instant. Une minute. Une seconde encore d'éternité ? Mais je ne vois rien. Rien... Soudain j'entends ma respiration. Étrange. Je puis entrouvrir les yeux. Ce n'est qu'une ombre. mais j'aperçois mon double. Il est toujours debout. Jetant un regard lent. Observateur. Cherchant. Soudain. Sa main en suspend. S'arrête. Hésite. Puis se saisit d'un livre. Bizarre. C'est lui qui semble. Maintenant. Derrière moi. Non ! Impossible. mais je vois. Ce livre qu'il prend. Fait

de peau. Parcheminé. Blanc. Des lettres rouges apparaissent. Heureux ! je les connais bien. Ce sont les Essais de Montaigne. Il regarde encore. Longuement. Choisit un autre volume. En effet, il y en a plusieurs tomes. Se décide brusquement. Revient vers la table. S'assied. Se penche sur le dossier. Se balance juste un instant. Regardant le livre. Qu'il caresse de ses mains. Amoureusement. J'aperçois un signet. Sa main s'y arrête. Il ouvre. Le contemple encore. Je me penche. Déjà un passage y est souligné. Comme lui. Je le suis des yeux.

Tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble pure cruauté ; notre justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir et d'être décapité ou pendu ne gardera de faiblir, en soit empêché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue.

Avec lui? Lentement. Je relis la phrase. Un frisson parcourt mon dos. Il semble que ma mort, elle, a été simple. Je ne m'en suis pas rendu compte. Et cependant. Qu'en est-il ? Vraiment ? Un simple effet de mon imaginaire ? Qui serait autre que celui de ma mort ? De ce jour où je suis rentré dans le néant éternel ? Je ne sais. Sans doute. Montaigne a raison : *Tout ce qui est au-delà de la mort simple, me semble pure cruauté.* Mourir. Sans s'en apercevoir. Simple. Nul doute. Mais redoutée. Elle approchait. Plus vite que le temps. Je la sentais là. Près de moi. Je ne l'ai pas vue. Je l'avais tant de fois imaginée. Comme elle pouvait se produire. Par accident. Brutal. Imprévisible. Paralysie. Perte de raison. Lente. Certaine. Embolie. Infarctus. Pneumonie. Cancer. Souffrances épouvantables. Avec cris. Hurlements. Peut-être fusillé. Torturé. J'ai tout imaginé oui ! Même fusillé et torturé. pour des raisons de moi inconnues... *Notre justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir et d'être décapité, ou pendu ne gardera de faiblir, en soit empêché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles ou de la roue.* Sûr. Si d'aventure. Par le destin. Toute mort ordonnée. Connue de soi à l'avance. Déterminée. Par le moyen. Est le plus terrible. Injustice de connaître. A l'avance. la forme de sa mort. Car en commence. Plus durement les affres. Que mon imagination commande. Déjà toutes souffrances en sont vécues avant même...

Mais... où suis-je ? Ma raison s'égaré. Pourquoi ? Puisque ma mort a été simple. Du moins, je le crois. Maintenant. Mais avant ? peut-être ai-je été condamné par d'autres ? Exécuté. je ne sais plus. La peur hante mes entrailles. Il me semble. Ma respiration est plus rapide. Oppressée. Mes muscles se crispent. Je sens déjà. Au-dessus de moi. La hache qui va me décapiter. Les balles qui vont. Transpercer mon corps. Ma tête se décolle. La hache glacée me coupe en deux. J'ai peur. Mon corps tressaille. Comme balles sur le mur. Mon corps est frappé. Elles pénètrent en moi. Je le sens. pourquoi ? Comment suis-je mort ? Ma mémoire ne peut me dire. Mon corps est douloureux...

Subitement. Plus rien. Nulle souffrance. Que le silence dans l'espace. Je n'ai plus de corps. Ma souffrance était-elle imaginaire, Ou dans l'espace ? la mémoire encore. En perdurait. Il faut que je sache. Pourquoi ? Serait-ce donc un bien si précieux ? La sueur m'envahit. Je tourne et retourne. Désespérément je cherche mon double. Je suis dans le noir. Absolu...

Le voilà ! Voilà mon double ! Une exaltation m'envahit. je le crois. Reflexe d'avant ma mort ? Réflexe réel ? De nouveau il s'assied sur la chaise. Avec un nou-

veau livre. Je ne l'ai pas vu le prendre. Où était-il ? Il m'appelait de la main. Il semble abîmé. Vieux. Ayant beaucoup servi. Prsque sale et noir. Je regarde le cou de mon double. Mon cou. Il n'y a pas d'entailles. Je n'ai pas été décapité ! Je me rassure. Et je lis avec lui :

Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

Il s'arrête. Sans y prêter attention réellement passe un doigt sur ces lignes. Songe. Longuement. Comme moi. Il sait bien que La Bruyère s'est trompé. Sans le savoir ? Il y a plus de sept mille ans. Qu'il y a des hommes. Et qui pensent. Mais des millions. Cependant. Le fond est juste. Vrai. Ces lignes me sont familières, du reste... Oui ! Tout. Tout a été déjà dit. Redit. L'homme littéraire n'invente rien. Plus rien. A chaque génération, tout recommence. L'expérience doit être refaite. Ce qui change. L'odeur. L'atmosphère. Le style qui est le propre de l'homme. Qui a dit cela, du reste. L'époque. Chaque époque est différente. Mais. dans cette nouvelle expérience gît la vérité. Et le reste. Qui semble nouveau. N'est qu'une facette de son prisme. En effet réhabillage ? Bah ! Finalement. Ma mort est un incident banal. Qui dans le temps sera vite oublié. Par les miens. Les autres. Peut-être. Et moi-même. Je ne suis qu'un parmi de smillions. Un regret. Ne pas avoir tout compris. De cette terre. Tout vu et tout connu. Mais ? je dois retrouver ma mémoire. Je veux que ma mort soit digne. A moi. Sans doute cela sera-t-il long. Je ne sais ? Simplement. Pour moi. Ultime orgueil. Ce ne servira qu'à moi. Mais je veux comprendre. Pourtant... Je croyais qu'après la mort... je rentrerais dans le système universel. Car. Rien ne se crée. Rien ne se perd non plus. Comme disait l'autre. Quel autre ? Bof ! Ce monde est un tout. J'étais dans le tout. Différemment. Seulement ma conscience. Peut-être m'est-il donné de la garder. Elle passe, par éclair, comme ces ballets d'ombres-fantômes...

Comme j'ai soif. Soif de savoir. De tout retrouver. Pour atteindre le grand calme. Voir de loin la terre. La regarder. Connaître les événements à venir. Observer. Comprendre. Comprendre d'où vient le destin de chacun. Que les autres moments de hasard. Je n'ai jamais cru au hasard. Seulement. Au destin. mais ce dernier d'où vient-il ? Chaque événement de notre vie. Est en marche depuis que le monde est monde. Impossible de le savoir vivant. peut-être maintenant ? Découvrir ce fil d'Ariane. Connaître enfin le labyrinthe. J'aime ce double qui me ressemble. Comme un frère ! Est-il un passage ? Par lui. Je retrouve un peu de mémoire. Me rendant heureux. Par lui. Je peux savoir. Retrouver ma vie... J'aime cette réserve. Il me semble que tout est là. Toute ma mémoire. Tout le mystère. Ma mémoire. Toute celle du monde La solution. Pourtant. Cette poussière. Epaisse. Comme si des temps immémoriaux s'étaient écoulés. Sans que personne n'y vienne. Tout est vieux. Mais gardé par le temps. Pourquoi ? J'aime cette atmosphère lourde. Presque abstraite. Dense aussi. Ah ! Connaître. Retrouver cette mémoire du monde ! Mon bonheur. Mais je m'emballer ! Me passionne. Comme un vivant. Pourtant je suis mort. Etrange. Je crois saisir. Oui... ! Notre connaissance nous reste. Il nous faut la retrouver. Entièrement ?... Cette angoisse m'agite.

Mais... J'ai mon double ! Mon moi vivant. Je l'espère. Maintenant. Avec passion. Chacun de mes gestes. Rares. Précieux. Utiles. Entre le livre et le songe.

L'amour et une ivresse rentrée. Je le sens. Le sais. Main fureteuse. Attendrie. Aimante. Passionnée... Brusquement le voici qui sursaute. Se lève. Se rassied précipitamment. Saisit un livre sur la table. Saisit un livre sur la table. Enlève la poussière. L'ouvre. S'arrête à la Troisième Méditation. Lit. Lentement. Comme s'il en pesait chaque mot. Syllabe. Pour s'en pénétrer. Profondément. Profondément. Je colle tellement à lui. Que je l'imite. Devant lui :

Et afin que je puisse avoir l'occasion d'examiner cela sans interrompre l'ordre de méditer que je me suis proposé. Hum ! Je vois mon double relire la phrase avec agacement. Je suis d'accord. Comment Descartes peut-il avoir l'occasion d'examiner quoi que ce soit sans interrompre l'ordre de méditer qu'il s'est proposé ? Abscons ! Deviation abstraite. Comment sortir un problème de son contexte ? Le cerner. Sans tenir compte de son environnement ? Comment le mettre à plat. Et en trouver l'ordre d'analyse. Puisqu'il y a ensemble. Même avec distanciation. Ce problème est solidaire de nous-mêmes. De notre humeur. De l'instant. De notre volition. Tout se compénètre. Se combine. S'intègre. Indissolublement... Poursuivons : *Qui est de passer par degrés des notions que je trouverai les premières à mon esprit...* Il y vient ! Il admet. Cette logique est emprunte d'aléatoires. Impossible d'être objectif !... *A celles que j'y pourrai trouver après...* Rien. Ensuite : *... il faut ici que je divise toutes mes pensées en certains genres, et que je considère dans lesquels de ces genres il y a proprement de la vérité ou de l'erreur.* Je bute. Relis plusieurs fois. Mon double. Comme moi. Me semble perplexe. Notre cerveau n'était pas abstrait. Purement. C'est une vue de l'esprit. Je dis bien. Cartésianisme possible. Pour constructions d'objets. Séparation des contextes. Et réintégration. Mais dans une analyse de l'esprit. Utopie. Du moins pour moi... Après tout. D'autres peuvent y parvenir. Peut-être devrais-je être honteux. Morfondu de cette impossibilité. Mais non. Finalement nous sommes autres. Descartes et moi. J'ai un haussement d'épaules. Du moins mon double. Un peu énévé...

Je me vois. Par double interposé. Aller à la recherche. D'un autre livre. Sa. Ma. Main. Irrésistiblement s'avance vers une pile. En parcourir chaque titre avec le doigt. Ne trouve rien. Regarde plus haut. Même manège. Trouve. Je regarde. Tiens ! je suis intrigué. Dans un souvenir, j'aimais bien Kierkegaard. Me semble-t-il. Je suis encore curieux ; Amusé. J'éclate de rire. Mon vieux grigou de double s'intéresse encore au mariage... ! Pas possible ! Cette fois je m'appuie carrément sur son épaule. Et voilà ! *L'Inclinaison amoureuse.* Diable ! Pourquoi pas ! : *L'inclinaison amoureuse est ainsi sauvegardée en tant que prodige...* Mais qu'entend-t-il par prodige ? Pour moi. Autant qu'il m'en souvienne. L'inclinaison amoureuse. A toujours été un mélange d'attirances. Basée sur la beauté physique. Plus. Sur la sexualité. Peut-on appeler cela prodige ? Peut-être. S'il y a durée. Plus souvent moment éphémère. Idiosyncrasie passagère... Que dit encore Sören ? *L'inclinaison amoureuse est à présent regardée comme avérée. Tout effort de réflexion, aussi séduisant ou révoltant qu'il soit, est sans plus de façon jugé faux - Ensuite il s'agit de savoir comment ce phénomène de spontanéité (l'inclinaison amoureuse) peut trouver sa contre-partie dans une spontanéité à laquelle on arrive par la réflexion. C'est là que se livrera la bataille décisive.* Là, Sören tu exagères. La réflexion n'a jamais amené l'inclinaison amoureuse. Ou bien il s'agit d'une longue prise de conscience. *C'est là que se livrera la bataille déci-*

sive. Diable ! Quelle bataille décisive ? Sören, explique-moi. Bataille pour se prendre ? Se déchirer. S'affronter ? Ou bien se séparer ? Ou encore pour s'entendre. Sur le principal. Faire des concessions ? Mutuelles ? Pas très net tout cela, cher Sören ! Tu viens de me distraire, et mon double également. Nous avons du mal à ne pas en rire...!

Ah ! La barbe ! Voilà encore mes ombres-fantômes qui dansent une sarabande. Pour une fois je n'éprouvais plus d'angoisse ! Naturellement. C'est ce qu'ils voulaient. Salauds ! Je vais chercher un autre livre tout de suite ! Fichez-moi la paix...!

Allez ! Allez ! Du bali... Bien ! Maintenant. Un nom me reveient. Joie extrême. Ma mémoire me réintègre. Soulagement. Tiens. Je vais lire un peu de Stendhal. Oui, c'est bien. Voyons : Le Rouge et le Noir ? Lucien Leuwen ? La Chartreuse ? Lamiel ?... Et pourquoi pas Beatrice Cenci ? Allons pour Béatrice. Mon double s'assied. Ouvre la page. Juste celle où est déjà soulignée une phrase. Le livre s'y ouvre de lui-même. Que de fois ai-je dû la lire ?

Tout homme qui avait du goût pour les femmes et beaucoup d'argent pouvait donc être un Don Juan dans Athènes : personne n'y trouvait rien à redire ; personne n'eprofessait que cette vie est une vallée de larmes et qu'il y a du mérite à se faire souffrir.

Enfin ! Voilà qui me ravit ! Bien sûr, cher Hanri Beyle. Ce sont les femmes qui nous fond oublier cette vallée de larmes. Qu'est cette vie d'enfer. Qu'il me semble bien avoir mené. Et bien d'autres. Pour moi. La meilleure manière ! C'est un peu moins tordu que notre ami Kierkegaard ! Plus saïsn...

Mes ombres-fantômes encore ! Le noir. Encore le noir...

Ce n'était qu'un flash. Un flash... Il m'apparaît que ma mémoire revient. Quand même. Par bribes. Morceau. Je la reconstitue. Véritable puzzle. Que vais-je découvrir ?... Je regarde.... Tiens ! Han Suyin. Elle me fait penser à l'enfer. L'enfer de la vie. Elle... Ecoutez:

On enfermait Ah Mei dans une cellule avec le suspect, - toujours une jeune-fille ou une femme. ce pouvait être une saigneuse attrapée lors d'une descente, soupçonnée de collecter les cotisations, ou pincée avec des denrées devant les barbelés de la zone de réinstallation ; une personne dénoncée, ou simplement prise dans l'une de ses rafles qui, comme la pêche au filet, ramènent des gens à départager plus tard entre innocents ou présumés coupables.

Mais. Toute ma vie j'ai été ce coupable-innocent. Enfermé dans une prison. De mort. Pour avoir. Trop voulu connaître. Comprendre ce monde autour de moi. Infernal. Peut-être parce que je me suis révolté. Contre lui ! Hélas ! Ma mémoire est lourde encore de trous noirs. Et pourtant il me semble. De mon vivant. Je savais déjà tout.

Mais... Mais pourquoi mon corps est-il en sueur ? Je sens comme une odeur de soufre. Je suis en eau. Je le sens. Et subitement. Cette boue. Dans laquelle je m'enlise. Lentement. Et me perd. Sans pouvoir me retenir. A rien. Et de nouveau. Autour de moi. Ces ombres-fantômes qui dansent. Dansent. Tournent. Tournent. Tout disparaît. S'éloigne. Lorsque ma tête... parviendra au niveau de cette boue... Sans fond. Je suffoquerai. Ma tête est de plomb. Puis-je respirer ? Un peu. De plus en plus fort. Comme locomotive... Forge de Vulcain s'essoufflant... Mais. Vulcain a-t-il seulement existé ? Un mythe. Tout n'est que mythe. Moi-même. Je ne suis que mythe. Le

fruit de mon imaginaire ? Tout se brouille. Je m'enlise. De plus en plus. Mes bras ne peuvent bouger. J'halète. Je ne vois que le vide du noir. Et seulement cette boue. Tournoyante. Inflexible. Inéluctable. Qui m'importe dans l'infini. Dans mon infini. Je vais mourir. Et je croyais déjà l'être ! Voilà pourquoi je voulais retrouver ma mémoire. Qu'en fait je perdais. Qui ne venait que par bribes. Ce n'était qu'un leurre. Inutile. Les jeux sont faits. Je l'ignorai. Tout est arrivé si vite. Maintenant je sais. Je sais que je ne suis qu'un objet. Rien. Un néant. Qui ne verra jamais reflourir les arbres. Ni les fleurs. Qui ne prendra. Plus jamais. De femmes dans ses bras. Qui ne pourra jamais plus lire. Savoir. Connaître. Qui ne parcourra plus la planète à la recherche de hommes. Jamais...

(Sur scène la lumière s'éteint lentement. L'acteur va rapidement la place du mannequin. Puis la lumière revient lentement. Plus de voix off. Mais celle de l'interprète.)

Mais !... Quelle est cette sueur sur mon corps trempé ?... Tout est flou. Je ne puis... ouvrir mes yeux... Ma respiration m'échappe... Mes veines se glacent... Ma chair colle à mes os... Où suis-je ?... Pourtant cette boutique... Pleine de livres... Etait réelle. Bien réelle...

Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi ! Au secours... !

(L'Inconnu pousse un cri. Tend les bras. Hoquette. Et dans un grand souffle, s'écroule et meurt sur le lit.)

Paris (août-décembre 1988)

FIN